

## HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

Les élections générales pour les Communes et la Chambre locale, commencées depuis quelques semaines, sont presque terminées. Quelques jours encore, et les parlements seront au complet pour la province de Québec et d'Ontario. Nous pouvons dire aujourd'hui que la voix de nos Seigneurs les Evêques du Bas-Canada a été entendue et obéie dans la presque totalité des comtés. Oui, presque tous les membres élus ont déclaré sur les *hustings* qu'ils acceptaient la Confédération et qu'ils étaient décidés à lui donner sincèrement leur appui.

Cette presque unanimité est d'un bon augure pour nous, et nous fera trouver le salut, là où quelques-uns de nos concitoyens ne semblent voir que ruine et déception. Pourquoi ce vieil adage "l'union fait la force" ne serait-il pas applicable aux canadiens-français comme à tous les autres peuples. N'en doutons pas, notre union, sous le nouveau système de gouvernement qui va nous régir, nous rendra forts et victorieux dans les luttes qui ne pourront manquer de se présenter. Nous pourrions réclamer nos droits la tête haute et soutenir l'honneur de nom Canadien-Français. Prenons donc toutes les précautions en notre pouvoir pour que cette union soit durable, puisqu'elle doit nous procurer de si grands avantages, et nous pourrions même ajouter : puisqu'elle nous a coûté si chère, en quelques endroits. En effet, la victoire que le parti en faveur de la confédération a remportée, a été signalée dans certains comtés par des difficultés les plus déplorables où des voisins, d'anciens amis, des parents même n'ont pas craint d'en venir aux mains. Ces bagarres devraient-elles jamais avoir lieu, surtout dans des comtés presque exclusivement composés de canadiens-français ! Non, sans doute, et aussi ceux qui les provoquent ont-ils toujours soin d'exciter les esprits par d'abondantes libations.

Quand les élections seront terminées et que le calme se sera fait, on pourra avoir grand sujet de se réjouir à la vue des hommes que la voix du peuple a choisis comme mandataires ; mais aussi, on aura à déplorer des désordres qui ne se voient que dans ces temps, et qui portent pour ainsi dire la démoralisation partout. Combien de fois n'avons-nous pas entendu dire par des hommes autant éclairés par l'étude que par l'expérience : "L'élection est un beau privilège, mais il coûte cher à ceux qui en jouissent." Oui, aujourd'hui, la plupart des comtés, s'ils veulent être sincères, sont forcés d'avouer qu'ils ont fait un pas en arrière et que l'élection leur a été préjudiciable sous plus d'un rapport.

S'il en est ainsi, que nous reste-t-il à faire ? D'abord, bien profiter des avantages obtenus ; en second lieu, réparer les torts et les fautes dont nous nous sommes rendus coupables, car si nous ne nous punissons nous-mêmes, Dieu prendra sa cause en main, et tout en nous châtiant en père, il nous châtiara aussi en Dieu juste. Il punira nos excès dans le boire et le manger par la disette ; nos haines, nos divisions, etc., par des épidé-

mies, des incendies qui jeteront l'épouvante partout. Encore une fois, punissons-nous nous-mêmes, humiliions-nous à la vue de nos faiblesses et de nos emportements.

A propos d'épidémie, il en est une qui fait les plus grands ravages dans quelques parties de l'Europe et surtout en Italie. Rome aussi reçoit la visite de Dieu, et les victimes du mal sont nombreuses. Cette maladie, au dire des hommes de l'art, est une sorte de peste plutôt encore que le choléra.

Parmi les victimes de cette terrible maladie se trouvent des personnes de la plus haute distinction. La reine Marie-Thérèse, veuve du roi de Naples, Ferdinand II, a succombé une des premières sous les coups de cet épouvantable fléau. C'est en soignant deux de ses enfants atteints de cette maladie à Albano, et au moment où elle les voyait échapper au danger, que Sa Majesté a été frappée elle-même d'une manière foudroyante. La sérénité de la reine ne s'est pas démentie un seul instant ; elle a vite compris l'inefficacité des remèdes, et elle a fait demander avec instance au pape la bénédiction des mourants, qui lui a aussitôt été envoyée par Sa Sainteté. Marie-Thérèse a rendu le dernier soupir avec une rare tranquillité d'âme, entourée de la famille royale de Naples, plongée dans la plus grande douleur. Le roi François II n'a pas quitté sa belle-mère dans cet instant suprême et il se montra vraiment affligé.

Le Saint Père a envoyé son majordome, Mgr. Borromeo Arese, à Albano, pour porter ses condoléances au roi et à la famille royale.

Le prince Gennaro et la princesse Pia, frère et sœur de Sa Majesté François II, ont été également atteints. Le premier est sauvé, mais sa sœur est encore en danger.

Quant au roi, il s'est noblement et spontanément constitué le garde-malade de son auguste famille. Sa Majesté se refuse à abandonner Albano, tant que l'épidémie menacera encore ses frères et sœurs.

Le marquis Jérôme Serlupi Molcini, grand-écuyer du pape a été également emporté par le fléau.

La religion est aussi atteinte dans ses ministres les plus distingués. L'illustre cardinal Altieri, un des princes les plus éminents de l'Eglise est mort victime de son dévouement. Etant évêque d'Albano, dès qu'il apprit que la peste décimait sa ville épiscopale, il partit en toute hâte de Rome pour aller mourir au milieu de ses diocésains. Le gonfalonier et les membres de la municipalité avaient déjà fui devant le danger. Seuls, les prêtres et les religieux parmi lesquels se trouvaient des jésuites et des capucins, étaient à leur poste, luttant avec intrépidité contre le fléau. L'arrivée du cardinal apporta un peu de calme aux malheureux Albanaïens. On vit le prélat escorté de prêtres et de médecins, courir pendant deux jours aux hôpitaux, aux cimetières, chez le pauvre comme chez le riche, soignant les malades, ensevelissant les moribonds, portant partout les secours de l'art et les consolations de la religion. Brisé par la fatigue et déjà atteint par la maladie, Mgr. Altieri se coucha le samedi à trois heures